

(habiter)

Être, c'est toujours d'abord être *quelque part*. Naître ici et non ailleurs, entré dans le monde en un endroit et un moment donnés, est si évident qu'on peut vite l'oublier. Les éléments environnant l'être, dans leur agencement propre en ce moment et ce lieu donnés, donne d'emblée au monde un aspect sensoriel. L'être est donné en tant que vivant. Après avoir été rencontrés, touchés, sentis, oubliés, reconnus, nommés, énoncés, tous ces éléments existeront dans son espace mental. Une certaine attention, à défaut d'une connaissance, est requise pour qu'ils entrent dans son existence, ainsi que l'être dans la leur. Ils constitueront un monde.

Le lieu de vie concret, cartographiable, d'un être deviendra, par son attention et ses pratiques, ses déambulations, un lieu existentiel. Lieu dynamique, le lieu existentiel porte l'empreinte des vies qui l'occupent tout en le façonnant. Inextricablement lié pour sa construction à ce qui l'entoure, par un mouvement simultané et réciproque, l'être se fait habitant.

Il existe différents types d'organismes. Certains changent d'état en même temps que leur milieu ou bien s'affranchissent de ses fluctuations en le quittant. D'autres encore créent pour les parties qui les composent des conditions propices à leur développement ou leur survie. De nombreux êtres

vivants façonnent aussi pour eux-mêmes un demi-milieu externe au corps : nid, terrier, maison. C'est le cas de l'être humain. Il élargit métaphoriquement sa faculté d'homéostasie en dehors de son corps, à des unités plus grandes que lui : d'abord le vêtement, puis l'habitation.

Le ménagement d'un climat, d'un milieu propice à l'existence est l'étape première qui permettra ensuite la communication et les échanges avec l'extérieur, tout aussi nécessaires à la vie. Se ménager un habitat, ou s'en construire un, ne relève pas tant de l'enclos que du cocon, de la base, de l'espace protecteur, mais ouvert, permettant l'échange comme le repli, abritant toutes les potentialités de métamorphose.

C'est par l'aménagement de ces sphères de possible, de ces conditions fertiles et par la découverte progressive de ce qui les entoure, que l'on passe de la vie à l'habitation. Si les vivants habitent chacun le monde à leur manière, ils composent avec lui, liés par le nécessaire partage de l'espace et du temps. À toutes les échelles, chaque élément du monde est abrité par d'autres et se fait lui-même abri.

Logée dans un pli du monde, la maison circonscrit un espace dont le climat diffère de celui de l'au-dehors. C'est le lieu ambivalent de l'aliénation et de l'émancipation, de la routine et de la surprise, de la solitude et du commun, du repli et de l'hospitalité. Mais il peut s'agir d'un substrat propice, aux yeux de l'habitant, à faire advenir un genre de vie qui lui convient. C'est le lieu où déployer une existence selon son rythme et sa gestuelle propres, un milieu.

Elle ne se contente pas d'abriter ses occupants des intempéries : il s'agit d'un monde en soi. C'est l'interprétation matérielle de la vie d'un être, perceptible et activable par le corps.

Une maison n'est pas seulement un ensemble de matériaux assemblés et surmontés d'un toit. Le fait qu'une personne l'occupe ne suffit pas à en faire un lieu habité. Pour le devenir, un lien certain entre l'occupant et le lieu doit être établi : une attention particulière portée aux choses, aux pleins et aux vides, une imprégnation mutuelle du lieu et de la personne qui l'habite. C'est le lieu où l'occupant désormais habitant pourra s'entourer des objets, lectures ou êtres qui lui sont chers, constituer un paysage à sa mesure. Il n'est ici pas question de possession : ce qui est mien est ce que je repère comme ce qui me convient.

Une maison est habitée affectivement, mais également par les allées et venues du corps dont elle est le théâtre. Chaque jour, l'habitant effectue une danse rythmée de gestes précis, nécessaires, ancrés à la fois dans le lieu et dans le temps du quotidien, qu'il agence dans un certain ordre, avec une précision et une aptitude propres. Ils manifestent tous un savoir-faire : le geste de soin, le geste d'aménagement, le geste de nourrir, de se vêtir, se dévoilent dans leur technicité et leur aptitude à répondre à des nécessités matérielles en mettant en œuvre une infinité de tactiques, de ruses. Ces gestes, bien que largement invisibilisés se libèrent aussi de leur pure fonction pour se charger de poésie et d'attentions esthétiques, sont le lieu de préférences qui diffèrent d'un individu à l'autre.

Le paysage d'une maison conjugué aux ensembles de gestes qui y sont accomplis fondent le mode d'habiter par excellence : les habitudes. C'est en elles que l'habitant demeure en réalité. C'est elles, par leur structure et les affects qui y résident, qui permettent à l'habitant d'habiter, aussi, n'importe où. Les habitudes peuvent être courtes. On peut se créer des habitudes dans un lieu où l'on demeurera une semaine, ou toute la vie, par des petits gestes d'installation, de ménagement. Mais c'est dans la répétition, le même, la ritournelle engendrée par la

vie quotidienne, que la surprise survient à son tour.

Le lieu habité est le lieu d'où l'on sort, d'où l'on part pour mieux y revenir. C'est une base d'où s'élancer pour explorer les possibles de l'au-dehors, et où l'on revient chargé. C'est également le lieu où l'on est en mesure d'accueillir l'autre, le lieu de l'hospitalité. Là, on peut inviter l'autre à entrer, lui offrir de partager un moment son espace et son temps. Ménager une place pour lui dans ce monde réduit.

En invitant l'autre dans sa maison-monde, on l'invite à pénétrer dans ce qu'à priori, l'on est le seul à pouvoir voir : l'agencement des choses utiles ou sentimentales qui, réunies et juxtaposées au sein d'un espace, donnent à voir une exposition sans public. Ici peuvent se côtoyer une bassine de matière plastique rose, un dessin trouvé et punaisé au mur, les denrées d'un déjeuner à venir, un livre corné. Si l'on n'est pas collectionneur, on est, au moins par nécessité, collecteur. Les objets dont on s'entoure, fruit de récoltes menées selon divers critères, où se mêlent usage et affectivité, recherche active et hasard, forment un ensemble dont la cohérence ne se situe qu'à leur confluence : l'habitant.

Dans le lieu habité, des pratiques variées se succèdent et s'entremêlent. Les distinctions entre création et entretien, soin et fabrication, corps et pensée

tombent. Dans ces espaces ménagés s'opèrent quantité de chimies où les objets comme les pensées s'agencent entre elles pour donner forme à des vies. Tous les gestes sont ici légitimes et peuvent coexister sans hiérarchie.

Abritée par la maison existe un espace plus intérieur que l'intérieur lui-même, intime : la chambre. C'est une maison dans la maison, l'unité atomique de ce monde. C'est le minimum nécessaire, un lieu à soi, le premier, lorsque ce n'est pas le seul auquel on peut accéder. La chambre, avec sa structure simple se résumant à un lit ou bien se déployant en une multitude d'objets reliés entre eux par leur usage, est le lieu le plus éloigné des activités productives autant que du regard d'autrui.

Cet espace clos, individuel, le seul dont on dispose d'abord, est le premier lieu d'autonomie de la décision. On est libre d'en instaurer les normes, et de s'y soustraire, de reconfigurer l'espace et ses usages presque à l'infini. C'est le premier lieu d'une prise en main des actions qui constituent un quotidien. C'est un espace privé, au sens où ce qui s'y produit est soustrait aux regards et aux prises de pouvoir d'autrui. Son échelle réduite est favorable au *faire soi-même à sa mesure*.

C'est l'espace inaliénable dans lequel on est libre de forger son intériorité, de rêver, de fantasmer à l'écart. Dans ce lieu de repli, de pause vis-à-vis du bruit du monde, on accède enfin à une intimité qui, sans être requise pour la pensée, en est un accès privilégié. Ici, loin des injonctions en vigueur ailleurs, l'on peut prendre le temps de laisser ses pensées divaguer,

un souvenir ressurgir, un désir naître et s'étoffer jusqu'au temps d'un passage à l'acte.

L'espace de la chambre, en faisant monde intime pour l'être qui l'occupe, devient l'incubateur et la matrice de ses pratiques. C'est la station d'où l'on sort vers l'au-dehors, et où l'on revient, chargé de ce que l'on pourrait appeler de nouvelles denrées : pensées, observations, découvertes, rencontres, mais aussi tracas et peines. Ici, le fruit de notre vie à l'extérieur peut tranquillement trouver sa place dans notre intériorité, ou être laissé en suspens le temps qu'on lui en ménage une. Ainsi plutôt que capsule ou boîte, la chambre serait plutôt cocon : matrice d'un mûrissement, d'une transformation qui donnera peut-être lieu à une forme nouvelle.

On façonne sa chambre, en modifiant l'aménagement au gré des différentes activités que l'on y mène. Ce lieu où le corps enfin se dévêt, s'adonne au repos, au sommeil ou à une sexualité, se fait aussi atelier ou cabinet de lecture, lieu de discussion, de liens d'amitié particuliers. L'habitant dans sa chambre crée les conditions de son propre épanouissement ; l'être et l'espace se construisent mutuellement, se reflétant l'un sur l'autre.

Mais la chambre, c'est aussi l'espace mental que l'on se crée, la place que l'on fait pour les êtres et les

choses qui nous sont chers et qui participent de la fabrication progressive et jamais terminée de ce qui constitue notre être. En anglais, le vocable reflète mieux cette idée : *a room* désigne aussi bien une pièce, une chambre, et l'espace que l'on fait dans notre esprit pour une personne ou une idée.

On pourrait considérer la porosité des lieux, allant de l'intériorité au monde et du monde à l'intériorité, pour engager avec eux une relation fertile, qui, sans exclure la conflictualité et la friction, implique la possibilité d'une place pour chaque être. En consacrant de l'attention et du soin à l'acte d'habiter tous les lieux et tous les moments, l'on goûterait enfin la réciprocité de leur amitié.

Bibliographie sélective

Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1989 (1^e édition 1957)

Roland Barthes, *Comment vivre ensemble?*, Seuil, 2002 (Cours au Collège de France, 1976-1977)

Augustin Berque, *Écoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2015 (1^e édition 1987)

Nicolas Bouvier, *Le poisson scorpion* Gallimard, 1996 (1^e édition 1982)

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien (tome 2 : Habiter, cuisiner)*, Gallimard, 1990 (1^e édition 1980)

Mona Chollet, *Chez soi*, La Découverte, 2015

Benoît Goetz, *Théorie des maisons*, Verdier, 2011

Marielle Macé, « Selon l'écrivain préféré », *Fabula-LhT*, n° 4, 2008 (URL : <http://www.fabula.org/lht/4/mace.html>, page consultée le 26 octobre 2019)

Marielle Macé, « Disponibilités littéraires : la lecture comme usage », *Littérature*, n° 155, 2009

Andrei Minzétanu, « L'in-citation ou la citation qui donne à penser », *Littérature*, n° 165, 2012

Andrei Minzétanu, « Pour une histoire du copier-coller littéraire », *Critique*, n°785, 2012

Pascaline Morincôme, *Dans mon cœur chaque objet, Dans ma chambre à chaque instant.*, Mémoire de diplôme, Ebabx, 2013

Michelle Perrot, *Histoire de chambres*, Éditions du Seuil, 2009

Peter Sloterdijk, *Sphères III. Écumes. Sphérologie plurielle (Chapitre I: Insulation. Pour une théorie des capsules, des îles et des serres)*, M. Sell, 2005

Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, Denoël, 2016 (1^e édition 1929)

*Sous la direction de Jean-Philippe Halgand qui, je
crois, goûte lui aussi à l'amitié des lieux.*

*Je le remercie, ainsi que toutes les compagnies par
delà le temps et l'espace, mes amis de cœur, Maxime,
Pascaline, Le Mirail, La Renaudie, Mazette et toutes
les îles dans la tempête.*

Mémoire de diplôme en vue de l'obtention du DNSEP Art
conférant le grade de Master,
Année 2019-2020
École d'Enseignement Supérieur d'Art de Bordeaux

achevé d'imprimer à l'EBABX en 2019 par Patrick Mouret